Crise de la vérité (1)
Après la vérité

Laurent Cournarie

La post-vérité « après » les critiques de la vérité
De postveritate

Si le philosophe devait avoir des devoirs, quel serait son devoir le plus impérieux ? Peut-être de dire la vérité sur la vérité. Du moins dérogerait-il à la philosophie, s'il ne se mesurait pas, au moins une fois en sa vie, à la question de la vérité[1], même au risque d'adopter une théorie « déflationiste » de la vérité[2]. Mais qu'est-ce que la vérité ? Y a-t-il quelque chose comme la vérité ? Quelle est la valeur de la vérité ? Ces questions se présentent comme « éternellement actuelles », selon une disposition constante de la philosophie[3]. L'éternité et la nécessité qu'on prête à la vérité sont transférées aux questions philosophiques qu'on lui pose. Inversement, la philosophie croit que les problèmes surgissent dès qu'on médite et qu'ils sont perpétuellement actuels, ainsi de dire la vérité sur la vérité. Pourtant, il semble désormais que ce soit l'inactualité la vérité qui soit philosophiquement la question la plus actuelle. La vérité est en crise, ce qu'entend souligner la notion désormais commune de « post-vérité ».

La post-vérité « après » les critiques de la vérité

La post-vérité vient « après » toute une série de critiques menées au XIXe et au XXe s. contre la notion classique de vérité[4]. La définition de la vérité comme *adequatio rei et intellectu* est certainement très claire, à ceci près qu'il est difficile de s'accorder sur la nature de l'accord. La définition « canonique » de la vérité est moins « évidente » qu'il n'y paraît. Dans son style propre, Heidegger[5] souligne ainsi que le verbe « accorder » (*Stimmen*) recouvre trois sens : l'accord de la chose avec elle-même, l'accord intersubjectif, le consensus ou la mise en accord sur quelque chose (*Übereinstimmung*), l'adéquation entre une proposition et un état de choses. Heidegger écarte le 2ème sens du verbe – car faire dépendre la vérité de l'accord sur ce qu'on dit, est certainement une conception éloignée d'un degré supplémentaire de l'essence phénoménologique de la vérité : c'est précisément la substitution de cette définition « intersubjective » ou « interlocutive » qui occupe les débats entre constructivisme et réalisme. Plus fondamentalement, l'essence de la vérité se laisse-t-elle effectivement définir comme un accord ?

D'abord la définition de la vérité comme adéquation de la chose et de l'esprit se laisse interpréter de deux manières selon qu'on fait de la chose ou de l'entendement la mesure de l'accord de l'autre terme de la relation. Ensuite, comment est possible un accord ou une adéquation quand les termes de la relation sont strictement hétérogènes. Une troisième critique consiste à souligner l'impossibilité d'identifier le réel indépendamment de la vérité. Comment savoir ce qu'est la chose ou ce qu'est le réel, abstraction faite du discours vrai ou de la connaissance vraie qu'on a de la chose ou du réel. Comment vérifier que ma connaissance est vraie, c'est-à-dire adéquate à la réalité, indépendamment de la connaissance même ? Ou bien je crois pouvoir vérifier l'adéquation, mais alors je suis entraîné dans une régression sans fin à la recherche d'un critère de vérification de l'adéquation. Ou bien l'adéquation est donnée avec la connaissance, et cette fois on tombe dans un « diallèle » : puisque la réalité est hors de

[1] Selon M. Foucault, la spécificité de la philosophie n'est pas de dire la ou des vérités mais de prétendre dire la vérité au sujet de la vérité, « soit au sujet des critères qu'il faut utiliser pour définir si une proposition est vraie ou non ; soit au sujet des conditions nécessaires que l'on doit accepter pour formuler une proposition vraie ; soit au sujet du statut de l'erreur (du statut épistémologique ou ontologique de l'erreur) » (Foucault M., *Dire vrai sur soi-même*, Paris, Vrin, 2017, p. 131-132).

[2] Voir le monumental ouvrage d'Isabelle Thomas Fogiel, *Philosophie, histoire, vérité* (PUO et PUR, 2025) qui tente une philosophie de l'histoire de la philosophie ultra-contemporaine, analysant de manière critique les nouveaux réalismes à l'aune de la question lancée par F. Jullien : la philosophie doit-elle se fixer sur la vérité ?

[3] R. Rorty, *La philosophie et le miroir de la nature*, Paris, Seuil, 2017, p. 13.

[4] G. Origgi, *La vérité est une question politique*, Paris, A. Michel, 2024.

[5] Voir M. Heidegger, « De l'essence de la vérité », *Questions I*, Paris, Gallimard, 1968, p. 163-165.

moi et que la connaissance est en moi, tout ce que je peux vérifier c'est si ma connaissance de l'objet est conforme à ma connaissance de l'objet. Parler de la vérité comme ce qui est connu en tant qu'adéquat à la chose alors que la chose est extérieure à l'entendement — sinon le critère du vrai disparaît —, c'est comme invoquer un témoin inconnu sous prétexte qu'il est digne de foi[6].

Par exemple, l'énoncé « le chat est sur le tapis » est vrai s'il correspond à la réalité et qu'il y a un chat sur le tapis. Mais qu'est-ce qui fait et qu'est-ce qui m'assure que le chat « mental » (idée de chat) ou « linguistique » (mot « chat ») correspond au chat « physique » ? Comment savoir que mon chat mental n'est pas une illusion ? Et qu'est-ce qui est en accord avec quoi, le mot ou l'idée avec la chose, la relation sujet-prédicat avec la relation chose-propriété ? Qui observe cet accord, moi seul (vérité privée) ou la communauté des sujets potentiellement universelle (vérité objective) ? Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, pour assurer la relation idée-chose, pour sortir de l'incertitude d'une fausse représentation de la chose par son idée, est rien moins qu'obligé de démontrer l'existence d'un Dieu vérace.

La philosophie aura ensuite préféré faire dépendre la « vérité-correspondance », selon l'expression consacrée, de la mise en forme que notre esprit impose aux phénomènes pour les connaître. Autrement dit, la vérité-correspondance est en réalité une construction. Mais il suffit de contester l'idée de structures « transcendantales » (formes et catégories *a priori*) pour que la vérité perde son universalité et sa nécessité. La connaissance ressemble à l'auberge espagnole : l'esprit retrouve ce qu'il y a mis lui-même. Par ailleurs, qu'est-ce qui assure que la réalité est conforme à la construction intellectuelle de l'esprit ? L'objectivité de la vérité se paie de l'inconnaissabilité de la réalité (chose en soi)[7].

On définit aussi la vérité plutôt comme « cohérence » : une proposition est vraie si elle s'enchaîne sans contradiction avec un ensemble de propositions dont on a déjà admis (axiome) ou prouvé (théorème) la vérité. Mais rien ne prouve que ce système d'idées soit unique. On peut toujours proposer plusieurs autres descriptions de la réalité, aussi cohérentes en elles-mêmes et pourtant contradictoires entre elles. Au lieu de la vérité, on obtient des vérités ou des systèmes plus ou moins formels (axiomatiques).

Nietzsche, quant à lui, a critiqué la vérité comme essence transcendante, la volonté de vérité a l'origine de la science, elle-même réduite à la volonté morale de ne pas tromper, au nom de la croyance dans une réalité métaphysique moralement supérieure[8].

On peut évoquer encore les conséquences du pragmatisme sur le concept de vérité, alors réduit à ce qui « fonctionne ». Est vrai ce qui a une conséquence positive sur la vie, fausse ce qui a une conséquence négative. Mais alors comment décider ce qui est positif ou négatif, sinon soit en admettant une forme de relativisme (rien n'a une conséquence positive ou négative en soi), soit en supposant une théorie de la justice[9] ?

Enfin, la vérité peut sembler un concept inutile ou superflu, du moins comme une propriété redondante du langage. Tarski est connu pour son théorème, résumé par cette formule : « "La neige est blanche" est vraie, si et seulement si la neige est blanche ». La vérité n'est, en réalité, qu'une façon de parler, qui fait passer d'un métalangage du type « Il est vrai que la neige est blanche » au langage direct « La neige est blanche », qui indique un état du monde (la blancheur de la neige). Les deux propositions sont équivalentes (« La neige est blanche » est vrai = La neige est blanche). La vérité perd toute profondeur et tout caractère sublime. La théorie sémantique de Tarski, par sa distinction entre méta-langage et langage-objets contente de dire : « *p* » est vrai si et seulement *p*[10].

Autrement dit la vérité est inerte, elle n'ajoute rien aux faits. Je ne dis rien de plus que ce que dit une proposition en disant qu'elle est vraie. Si je dis qu'en ce moment il est vrai que j'écris un article sur la vérité, c'est simplement dire qu'en ce moment j'écris un article sur la vérité. Alors pourquoi la philosophie attache-t-elle tant d'intérêt à développer un concept de vérité ? La réponse ne peut être qu'il sert à faire des

---

[6] Voir E. Kant, *Logique*, « Introduction », chap. VII.

[7] Voir E. Kant, *Critique de la raison pure.*

[8] Voir F. Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, § 1 et *Le gai savoir*, § 344.

[9] Voir, J. Dewey, *Reconstruction in Philosophy*, New York, Henry Holt & Company, 1920.

[10] Voir par ex. Isabelle Thomas Fogiel, *Philosophie, histoire, vérité*, *op. cit.*, p. 386 *sq.*

généralisations sur les faits. On peut attribuer le prédicat « vrai » à toutes les propositions qui confirment les faits et seulement à celles-ci.

De postveritate

Ainsi la vérité s'est trouvée largement bousculée ou écornée à l'époque moderne et contemporaine. Par « vérité » on pourra entendre plutôt « objectivité », si la vérité est une construction, « validité » si elle est une cohérence interne, efficacité si elle est une corroboration, volonté de vérité si elle est une expression de la volonté de puissance pour simplifier le réel, une fonction si elle est un dispositif pour généraliser les énoncés de faits. La vérité semble alors appartenir au passé révolu de la philosophie, largement métaphysique, comme une vieille gouvernante déclassée dans un monde sans aristocratie.

C'est peut-être sur la base ou à la suite de ce scepticisme généralisé qui frappe le concept de vérité que le XXIe s. peut se présenter comme l'époque de la dite « post-vérité ». Le terme est certainement équivoque et même contestable puisqu'il indique que l'intérêt pour la vérité n'a pas complètement disparu. Il exprime même une sorte de nostalgie de la vérité. Nous venons simplement trop tard pour la (croyance dans la) vérité. Pourtant, on ne compte plus les ouvrages sur la post-vérité, malgré son ambiguïté.

En effet, à quoi succède le « post-», comme s'il fallait suppose qu' « avant » régnait l'âge de la vérité ? Ce serait oublier toutes les pratiques du mensonge, de la manipulation, de la propagande, etc. L'humanité n'a jamais vécu l'âge de la vérité. La non-vérité est de toujours.

Ensuite, à quoi s'applique la notion ? Au monde entier, aux démocraties libérales, aux communautés connectées sur et par les réseaux sociaux ? Si le terme est nouveau, la chose l'est-elle également ? H. Arendt par exemple ne décrivait-elle pas la même chose quand elle s'inquiétait des effets de l'exposition au mensonge de masse ?

> « Le résultat d'une substitution cohérente et total de mensonges à la vérité de fait n'est pas que les mensonges seront maintenant acceptés comme vérité, ni que la vérité sera diffamée comme mensonge, mais que le sens par lequel nous nous orientons dans le monde réel — et la catégorie de vérité relativement à la fausseté compte parmi les moyens mentaux de cette fin – se trouve détruit »[11].

Toutefois, pour dissiper le « trop vague » de l'expression et mieux déterminer son usage expansif, on peut entendre par post-vérité : (a) la situation récente où « les faits sont moins influents pour façonner l'opinion publique que des appels à l'émotion ou à la croyance personnelle » selon la définition de *Dictionnaire Oxford* en 2015, c'est-à-dire l'indifférence à la différence vrai-faux ; (b) l'apparition de formes déviantes de connaissance comme le complotisme ; (c) la perte de contact entre le discours politique et la réalité ; (d) la disparition de l'horizon de la vérité et la diffusion de la thèse qu'il n'y a pas de vérité objective possible qui serait, selon certains[12], la conséquence du « postmodernisme » ; (e) la domination de la communication, notamment des réseaux sociaux soumis au phénomène de la viralité.

Peut-être le trait commun à toutes ces façons de caractériser la post-vérité, est-il l'effacement des faits au profit du discours, ou de l'interprétation ou du récit, soit que l'on pratique un « doute carrément obscène à l'égard des faits qu'on ne veut pas croire »[13] (volonté de ne pas croire certains faits), soit qu'on invente des faits alternatifs au profit de ce qu'on veut croire (invention de faits favorables à une volonté de croire). Dans les deux

---

[11] H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 327-328.

[12] La post-vérité a peut-être sa version philosophique. C'est le soupçon que fait le philosophe Pascal Engel (*Les vices du savoir*, Marseille, Agone, 2019) après d'autres, en soulignant la paternité du post-modernisme dans l'avènement de la post-vérité, soit la déconstruction de toutes les valeurs comme obstacles à la liberté. Il faudrait même remonter à Nietzsche qui est peut-être moins une philosophie qu'une alternative à toute la philosophie, si on en retient deux idées : (1) Le faux est une dimension constitutive et affirmative de la vie : vivre c'est jouer avec les apparences. L'opposition du vrai et du faux, le primat du vrai sur le faux, le désir de vérité à tout prix qui caractérisent la métaphysique et la science sont des attitudes qui expriment une volonté négative, contre la vie ; (2) Il n'y a pas de faits, rien qu'une interprétation des faits.

[13] Cl. Tiercelin, *La Post-Vérité ou le dégoût du vrai*, Paris, Intervalles, 2023, p. 21.

cas, ce qui est « battu en brèche, c'est l'idée même que certaines choses sont vraies, indépendamment de ce que nous pouvons éprouver à leur propos »[14] — d'où la promotion concomitante du « narrarif », propre à la post-vérité et même du « ressenti » : « A chacun son narratif », selon son positionnement ou son ressenti.

Dans ces conditions la post-vérité oblige peut-être à repenser le rapport entre vérité et politique, c'est-à-dire à considérer que la vérité est aussi une affaire politique[15], contrairement à ce que soutenait H. Arendt[16]. L'expérience montre que c'est le mensonge qu'utilise volontiers la politique (services secrets), et non la vérité. Déjà Platon considérait qu'il n'est pas bon que le gouvernement dise la vérité au peuple, que le mensonge est une arme légitime du pouvoir, si l'intérêt de l'État l'exige[17]. Si l'action politique est envisagée comme une technique pour une fin supérieure (la sauvegarde l'État dans l'intérêt de la société, la préservation du pouvoir dans l'intérêt du prince), alors le mensonge peut en être le moyen le plus efficace. Mais l'essence de la politique, pour H. Arendt, ne consiste pas dans cet art de gouverner (que rend licite le mensonge en paroles selon Platon) ou de conquérir et de conserver le pouvoir (comme dans le réalisme politique machiavélien). La politique est plutôt l'événement de la pluralité humaine, quand un collectif de volontés co-agit ensemble. Or la vérité n'est pas plus constitutive de la politique, ainsi redéfinie dans son essence, que dans son concept ordinaire (technique de gouvernement). Plus précisément, la politique doit s'appuyer sur certaines vérités, des vérités de fait — car les vérités rationnelles n'intéressent pas directement le champ politique. Par ex., il est impossible de partager un monde commun, condition phénoménologique de l'espace politique, et débattre raisonnablement, si on ne partage pas le fait que « la Russie a envahi l'Ukraine le 24 février 2022 » ou que « l'Allemagne a envahi la Belgique la nuit du 4 août 1914 ».

Mais les vérités de fait adviennent dans le flux « des affaires humaines » où rien n'est permanent[18]. Autrement dit, la politique est faite d'opinions, et les faits sont « la matière des opinions »[19]. Inversement, aucun fait n'est indépendant de l'opinion et de l'interprétation. Or, cette constitution de l'opinion par le fait, du fait par l'opinion, est contraire précisément à l'exigence même de vérité :

> « Toutes les vérités — non seulement les différentes sortes de vérité rationnelle mais aussi de vérité de fait — sont opposées à l'opinion dans leur mode d'assertion de la validité. La vérité porte en elle-même un élément de coercition. (…) L'ennuyeux est que la vérité de fait, comme toute autre vérité, exige péremptoirement d'être reconnue et refuse la discussion alors que la discussion constitue l'essence même de la vie politique »[20].

La vérité n'est pas politique ou la politique ne requiert pas la vérité, parce que la politique est affaire d'opinions qui impliquent le principe de la discussion permanente et la reconnaissance du point de vue adverse, là où la vérité est « despotique » parce qu'elle exige d'être reconnue, en droit universellement. Même Dieu (à l'exception du Dieu de la métaphysique cartésienne) ne pourrait nier que 2+2=4. Et pour Arendt, quand la vérité pourtant extrapolitique entre en politique, elle impose son régime coercitif qui, à l'époque moderne, aura pris deux formes : le totalitarisme (une vérité imposée par une idéologie qui nie la possibilité d'un débat public entre opinions différentes) et la technocratie (la vérité démocratiquement confisquée par un cercle d'expert) ou « l'épistocratie »[21]. La vérité n'est peut-être pas politique ou la politique n'appelle pas la vérité.

Mais la vérité est sans doute essentielle en démocratie. Le trouble de/dans la vérité abîme la démocratie. Elle ne peut survivre longtemps, si elle est abandonnée soit à l'expertise, soit à la fabrication de faits alternatifs. Il y a bien des faits qui résistent à la pluralité des interprétations ou des « régimes de vérité » : l'invasion de l'Urkraine par la

---

[14] H. Arendt, *Crise de la culture,* Paris, Idées Gallimard, 1972, p. 22.

[15] Voir G. Origgi, *La vérité est une question politique*, *op. cit.*

[16] Voir H. Arendt, « Vérité et politique », *Crise de la culture*, *op. cit.*, p. 289-290.

[17] Voir Platon, *République*, III, 389b.

[18] H. Arendt, *Crise de la culture*, *op. cit.*, p. 295.

[19] *Ibid.*, p. 303.

[20] *Ibid.*, p. 305-307.

[21] Voir J. Brennan, *Against Democracy*, Princeton University Press, 2017, p. 13.

Russie n'est pas seulement un discours légitime à l'intérieur d'une *épistémè* occidentale et européenne (propagande russe). Le Covid est un fait, quelle que soit l'*épistémè* qu'on voudra retenir. Et, en même temps, la vérité n'est pas externe au discours qui l'appréhende. Le problème de la vérité est plutôt l'interconnexion entre faits et discours, qu'on peut étudier philosophiquement dans son mode de constitution (en quoi et jusqu'où peut-on dire que la vérité est-elle socialement construite ?), et dans son usage, ce qui pose donc en démocratie le problème du rapport entre vérité et politique.

Donc la post-vérité est-elle le terme adéquat pour qualifier une situation inédite, ou n'est-elle qu'un nouveau mot pour une réalité déjà connue sous les noms de mensonge, désinformation, fausse affirmation, propagande ?

Il y aurait bien quelque chose de nouveau dans la post-vérité, qui la distingue de l'arme du mensonge en politique ou de l'idéologie et de la propagande dans les systèmes totalitaires[22]. Pour fixer la différence, il suffirait de comparer le règne des *fake news*, des faits alternatifs, de l'*infox*, du complotisme, etc., caractéristiques de la post-vérité, par rapport à la propagande telle qu'elle est décrite dans l'univers orwellien (*1984*). Autant la post-vérité repose sur une sorte d'*iségoria* sans hiérarchie épistémique, autant le monde orwellien est le règne de l'uniformité absolue[23].

Dans un régime de propagande, non seulement la vérité n'est pas absente mais d'une part il n'y a qu'une seule vérité (idéologie) et, d'autre part, la vérité est ce que dit et décide le pouvoir, qui l'impose par la propagande. La vérité objective disparaît par l'instauration d'une domination totale et une terreur d'État. Ou plutôt, la vérité s'identifie avec la vérité du chef, du parti, de la propagande du parti. Si le parti dit que 2+2 sont 5, alors tout le monde doit le croire. Et si le parti change d'avis, la vérité aussi. La destruction de la vérité vient d'en haut, du sommet de l'État et la vérité est malléable, au gré des fluctuations idéologiques.

Dans le monde de la post-vérité, c'est l'idée de vérité objective qui a disparu, non par domination d'une idéologie, mais « de l'intérieur ». Ce serait un moment historique où disparaît l'idée de vérité elle-même. La vérité objective cesse d'être une norme du discours. La différence entre le vrai et le faux devient insignifiante : le régime de l'indifférence à la différence vrai-faux, comme on a dit.

La science, mais l'entendement commun aussi, associent la vérité et le fait. Un fait n'est pas nécessairement vrai ou du moins sa vérité demande à être analysée, contextualisée, théorisée, selon le type de science qu'on pratique. Mais il est vrai que c'est un fait, et un fait est un fait. On peut le nier, feindre de l'ignorer, mais il existe bel et bien. On dit aussi que les faits sont têtus. Or la post-vérité envoie balader les faits. Elle considère que les faits sont de la foutaise ou plutôt qu'il n'y a pas de faits. Kellyane Conway, l'attachée de presse du président Trump avait parlé de « faits alternatifs ». On peut inventer des faits, par une communication agressive (réseaux sociaux), réductrice (*tweet*) et baratineuse (*like*). Le *bullshiter* ou adepte de la post-vérité n'est pas un menteur. Car celui-ci connaît la vérité. Il a besoin de la vérité pour construire son mensonge et il trompe ses interlocuteurs en abusant justement de leur confiance dans la vérité. En revanche, le *bullshiter* situe le discours dans un espace où la question du vrai et du faux est elle-même hors-jeu ou sans importance. Il parle beaucoup mais de manière non pertinente, non conséquente, passant du coq à l'âne, professe toujours des énoncés vagues, imprécis, n'a aucun souci de logique ou de cohérence. Il dit n'importe quoi, quand ça l'arrange. Plus caractéristique encore de la post-vérité que le *tweet*, il y a le *retweet* qui fait circuler le *tweet*, lui laisse produire des effets en chaînes, sans dire s'il est vrai ou faux.

Certes, il serait naïf de croire que, dans le passé, la vérité et la véracité régnaient dans les discours. La rumeur a toujours été une arme de communication. Il y a eu (et il y a toujours) des mensonges d'État, des fausses déclarations, des mises en scène officielles qui anticipent les *fake news* d'aujourd'hui (fausses informations, tromperies, falsifications délibérées). Mais la post-vérité, si elle s'alimente de ces pratiques, s'en distinguerait malgré tout par l'incroyance au partage du vrai et du faux. S'il n'y a pas de faits, ou si l'on peut inventer des faits alternatifs, alors c'en est fini de la preuve. Un fait ne prouve rien ou rien ne peut servir à réfuter aucune assertion.

---

[22] On n'oubliera pas que le journal officiel du Parti communiste soviétique s'intitulait *Pravda (La vérité)*.

[23] Voir Cl. Tiercelin, *La Post-vérité ou le dégoût du vrai*, *op. cit.*, p. 47.

Mais la post-vérité, si on la prend au sérieux, a des conséquences sur la science elle-même. Ou du moins la science n'est pas épargnée par cette ambiance de foutaise médiatico-politique. H. Arendt dans son essai « Vérité et politique » dans la *Crise de la culture* cite ce mot de Clémenceau qu'on interrogeait sur les responsabilités de l'Allemagne dans la Première Guerre mondiale : « Ça, je n'en sais rien, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils ne diront pas que la Belgique a envahi l'Allemagne ». L'Allemagne a envahi la Belgique et non le contraire, c'est un fait. Et ce fait permet de formuler l'énoncé vrai : « l'Allemagne a envahi la Belgique ». Pourtant le fait peut-il être la pierre de touche des énoncés, s'il est toujours interprété, construit ? Jusqu'où le fait est-il indépendant du discours, de la théorie ? Et surtout que peut être la science dans une société qui se rend indifférente à la vérité ? La science peut-elle se dresser contre la post-vérité ? Elle le devrait sans doute. Mais le peut-elle et comment, si elle est elle-même le lieu de fraudes, de production du faux ?

Car aujourd'hui, on observe une augmentation de l'altération des données, du plagiat, de la non-vérification des sources, des résultats, la perturbation des procédures d'évaluation des articles scientifiques (fausses identités, évaluateurs favorables)[24], le contrôle de l'industrie sur les connaissances avec des conflits d'intérêts[25]. L'épistémologie s'est concentrée, avec le Cercle de Vienne et K. Popper, sur le problème de la démarcation : comment distinguer ce qui est science et ce qui ne l'est pas ? La réponse poppérienne bien connue, elle-même contestable et contestée, est la falsifiabilité. Un énoncé est scientifique s'il peut être soumis à une expérience susceptible de l'infirmer. La possibilité d'une réfutation est le critère de la connaissance scientifique. Or aujourd'hui, la multiplication des centres de recherches, la pression socio-économique de l'innovation, ont fait de la science un marché mondial. Dans cette situation, non seulement l'idéal spéculatif de la science désintéressée s'efface, mais les pratiques contestables se multiplient. Il ne s'agit pas toujours de fraude caractérisée comme, par exemple, la soi-disant découverte en 1910 d'un fossile composé d'un crâne humain et d'une mâchoire de singe (homme de Piltdown) — un pur et simple canular —, ou l'étude sur les jumeaux en 1970 du psychologue Cyril Burt concluant à l'hérédité de l'intelligence. Il y a des fraudes « molles », quand certains laboratoires ajoutent ou retranchent des données pour atteindre un seuil statistique signifiant. Il y a aussi le coût économique nécessaire pour compléter des résultats insuffisants ou pour refaire des expériences dont les résultats sont surprenants. L'hypercompétitivité entre les chercheurs dépend de laboratoires qui dépendent de financements publics et/ou privés : tout laisse craindre que le phénomène de la fraude scientifique n'augmente. Dans une enquête de *Nature*, 33% des chercheurs (sur 50% de répondants) avaient reconnu avoir cédé à des « pratiques non déontologiques ». Entre 1975 et 2012 le nombre du retrait d'articles pour fraudes a été multiplié par 10.

C'est bien sûr « l'éthique de la recherche » qui est corrompue. Les jeunes chercheurs peuvent être incités assez vite à fabriquer des vérités, des résultats, impeccables pour avoir accès à la publication, obtenir la reconnaissance et se garantir des financements. La mondialisation impose une sorte de *fast science*, alors que la vérité exige une *slow science*. La recherche fondamentale n'obéit pas à la même temporalité que l'impératif économique de croissance et de rentabilité immédiate. Par-là-même, c'est la visée de la science (vérité ou connaissance objective) qui est mise à mal.

Enfin, au moment où l'époque des risques majeurs sur le climat, les pollutions, le transhumanisme, etc., qui exigeraient des certitudes fortes, on assiste à une défiance à l'égard de la science. On a besoin de plus de science et de plus de confiance dans la science. Mais le brouillage entre le profit économique et la connaissance scientifique est en quelque sorte institutionnalisé. L'Union européenne a fixé en 2000 comme stratégie ou politique de la science « une économie de la connaissance la plus compétitive économique durable accompagnée d'une amélioration quantitative et qualitative de l'emploi et d'une plus grande cohésion sociale ». Derrière le prétexte du développement durable et la justice sociale, c'est bien un horizon économique qui est assigné aux sciences. Ainsi ont été mis en place des

[24] Une nouvelle industrie éditoriale, comme l'entreprise indienne *OMICS international* commercialise plus de 700 publications « scientifiques » où les articles sont acceptées en quelques heures moyennant finances, propose des certificats de conférence trafiqués.

[25] Pour ce qui suit, voir M. Holzem [dir.], *Les sciences contre la post-vérité*, éd. du Croquant, 2019.

dispositifs pour détecter et favoriser les savoirs les plus économiquement rentables, au détriment de la production de savoirs solides susceptibles de recevoir la confiance des populations. La post-vérité peut donc aussi s'analyser comme l'externalisation négative du néo-libéralisme.

La post-vérité engendre ce qu'on peut appeler une « insécurité épistémologique » où les vices cognitifs (insouci du vrai, omniprésence du baratin, négligence, complotisme, mais aussi « infodémie »[26]) menace la connaissance comme bien commun ou comme socle à toute délibération démocratique qu'on doit supposer rationnelle. Cet état de confusion généralisée (entre une information et son apparence : le *fake* de *fake new* ; le déficit de distinction) est d'ailleurs exploité par les démocraties « illibérales » ou la propagande des régimes autoritaires comme la Russie. L'essayiste et journaliste Peter Pomerantsev dans son livre *Rien n'est vrai, tout est possible*[27] rappelle que l'un des stratèges du régime de Poutine, V. Surkov, n'hésite pas à citer Baudrillard ou d'autres post-modernes. Le pouvoir autocratique instrumentalise et s'alimente de la thèse post-moderne de l'inaccessibilité et de l'inconnassibilité du vrai : l'autoritarisme, le conservatisme valent toujours mieux que le relativisme et la crise intellectuelle et morale qui se sont emparés des pays occidentaux et donc le post-modernisme est le symptôme et le diagnostic interne[28].

Évidemment, il est imprudent ou très aventureux de chercher dans le dit « post-modernisme » la cause de la post-vérité, qui trahit quelque « narcissisme universitaire »[29]. Car ces textes eux-mêmes méritent, au contraire, *a minima*, d'être réinscrits dans un arrière-plan matériel, historique et politique, notamment l'excroissance du capitalisme numérique.

Toutefois la post-vérité, au-delà de sa signification historique, pose deux problèmes philosophiques. D'abord, jusqu'où faut-il accorder que la vérité est une construction ? Faut-il admettre une version forte du réalisme métaphysique (un énoncé est vrai s'il correspond aux faits qui existent indépendamment de l'esprit) ou une version forte du constructivisme épistémologique (la vérité est une construction du savoir qui est une construction sociale) ?

Ensuite, jusqu'où la vérité est-elle un enjeu capital pour la démocratie ? Si la science est une croyance (comme une autre) ou si ma croyance (opinion) est une option alternative à la science, une théorie scientifique n'a pas plus de valeur qu'une théorie non scientifique. Des chercheurs américains[30] ont montré comment Internet a permis aux prosélytes de l'intégrisme dans le monde entier, de prospérer et de proposer des involutions obscurantistes. Autrement dit, la place de la science dans la société de la post-vérité est clairement posée. Si la vérité a un rapport étroit avec la science, au moins parce qu'elle est capable de produire des énoncés vrais, à défaut de connaître la vérité, et si l'indifférence à la différence au vrai est mortelle pour la démocratie, alors la science et la reconnaissance sociale de sa valeur sont un enjeu politique majeur. A l'inverse, si l'on dénie à la science le privilège d'énoncer des vérités objectives, si les connaissances scientifiques sont critiquées comme les croyances propres à l'ère occidentale, peut-on espérer que la démocratie non seulement prospère et se renforce mais survive longtemps ? Les rapports entre vérité, science et politique exigent de préciser les conditions sociales de la recherche scientifique . D'un côté, il y a un lien étroit entre science et vérité. Ou bien on attribue à la science la vocation à connaître la vérité (thèse métaphysique sur la science). Ou bien plus modestement, on admet que la science est l'activité humaine qui se rapproche le plus de ce qu'on nomme « vérité » ou « connaissance vraie ». De l'autre, la science est une réalité sociale : elle a ses institutions, ses lieux de recherches, ses pratiques, etc. D'où une tension entre un certain « idéalisme » épistémologique qui privilégie la puissance véritative de la science, au point de négliger l'effectivité sociale de celle-ci, et la sociologie des sciences qui ramène la

[26] Déluge d'informations qui paralyse la capacité à juger, à hiérarchiser.

[27] P. Pomerantsev, *Rien n'est vrai, tout est possible,* New York, 2014.

[28] P. Pomerantsev, cité par Mathias Girel, « La post-vérité comme inquiétude », *Cahiers philosophiques*, n° 161, « Après la vérité ? », 2021, p. 26.

[29] M. Ferraris, *Postvérité et autres énigmes*, Paris, PUF, 2019, p. 13, cité par Mathias Girel, « La post-vérité comme inquiétude », *Cahiers philosophiques*, n° 161, « Après la vérité ? », 2021, p. 17.

[30] S. Blancke et P. Kjaergaard, « *Creationism invades Europe* », *Scientific American*, oct. 2016.

science sur terre, plus encline à renoncer au concept de vérité. Donc a-t-on une raison sérieuse de croire que les concepts de vérité, mais aussi de connaissance, d'objectivité, de raison, sont désormais disqualifiés et doivent être abandonnés comme appartenant à un âge métaphysique ou au contraire « positif » périmé ?

Bibliographie

Arendt H., *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
– *Crise de la culture,* Paris, Idées Gallimard, 1972.
Brennan J., *Against Democracy*, Princeton University Press, 2017.
Dewey J., *Reconstruction in Philosophy*, New York, Henry Holt & Company, 1920.
Foucault M., *Dire vrai sur soi-même*, Paris, Vrin, 2017.
Ferraris M., *Postvérité et autres énigmes*, Paris, PUF, 2019.
Girel M., « La post-vérité comme inquiétude », *Cahiers philosophiques*, n° 161, « Après la vérité ? », 2021.
Heidegger M., « De l'essence de la vérité », *Questions I*, Paris, Gallimard, 1968.
Holzem M. [dir.], *Les sciences contre la post-vérité*, éd. du Croquant, 2019.
Kant É., *Logique*, « Introduction », chap. VII, Paris, Vrin, 1966.
– *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1975.
Nietzsche F, *Par-delà le bien et le mal*, § 1.
– *Le gai savoir*, § 344.
Origgi G., *La vérité est une question politique*, Paris, A. Michel, 2024.
Platon, *République*, III.
Pomerantsev P., *Rien n'est vrai, tout est possible,* New York, 2014.
Rorty R., *La philosophie et le miroir de la nature*, Paris, Seuil, 2017.
Thomas Fogiel I., *Philosophie, histoire, vérité,* PUO et PUR, 2025.
Tiercelin Cl., *La Post-Vérité ou le dégoût du vrai*, Paris, Intervalles, 2023.